



BUREAU

DES

JEUNES

LECTEURS

=AUTEURS



COMÉDIE
FRANÇAISE

RICHÉLIEU
V-COLOMBIER
STUDIO





Sélection de textes écrits par le Bureau des jeunes lecteurs-auteurs

DANS LE CADRE DES ATELIERS D'ÉCRITURE
MENÉS PAR SÉVERINE DAUCOURT
DE SEPTEMBRE 2018 À JUIN 2019

Montage destiné à être mis en voix
le 22 juin 2019 à la Coupole de la Salle Richelieu

Lorsqu'il s'agit d'instruire ou de décrire des rapports entre théâtre et jeunesse, la noyade intentionnelle est immédiate tant la mission paraît essentielle tout autant qu'encombrée de volontés, de partenariats divers, d'obligations, d'objectifs chiffrés, d'incompréhensibles acronymes et de proportions arrangeantes. Mais de quoi s'agit-il et pourquoi finalement cette rencontre s'affranchit-elle à ce point de ces critères ?

Il suffit d'interroger acteurs et spectateurs confondus, enfin. Chaque carrière, chaque fidélité, chaque compagnonnage avec un art s'appuient toujours sur une origine si fine, si bêtement simple qu'elle en est indicible.

Au détour d'une phrase, lue, écrite ou portée sur une estrade ou un plateau, quelque chose se déclenche, un carillon, reconnaissance et appartenance mêlées, et ce sentiment fugace, cette légère brûlure taraudent pour toujours l'être qui a eu la chance de toucher cette surface. C'est une constante, dans nos métiers nous racontons tous la même chose. Il s'agit d'attraper un bout du fil d'Ariane.

Merci à Séverine Daucourt, Marine Jubin et Laurent Muhleisen d'organiser les conditions propices à cette rencontre.

Éric Ruf



Idunn et Bragi

Ils étaient seize, avec pour points communs leur jeune âge (18 à 25 ans) et leur goût pour les mots. La plupart ne pratiquaient pas l'écriture. J'ai mené avec eux un vaste atelier de création littéraire, moyennant quinze réunions de cet énigmatique «BDJLA», pourvoyeur du gloubiboulga improbable¹ que vous allez lire et/ou entendre. Les textes avaient tous les droits : innocence, insoumission aux normes, repli, expérimentation... Les jeunes ont joué avec ce que chacun d'entre nous connaît tout en l'ignorant : la poésie. Lecteurs qui ne s'étaient jamais rencontrés, ils ont osé se dévoiler mutuellement en tant qu'auteurs, donnant ainsi naissance à un groupe engagé, fertile et solidaire.

Imprégnés des œuvres explorées au fil des lectures avec Laurent Muhleisen, nous avons composé selon des matériaux pêle-mêle – résurgences, échos, désordre de thèmes, d'images, de styles – dans lesquels j'ai puisé des incitations à écrire, traduites en consignes soutenues par d'autres textes, fichiers sonores ou visuels empruntés aux poètes contemporains mais aussi aux danseurs, aux cinéastes et aux plasticiens.

En observant le groupe au travail, j'ai été bientôt traversée par deux invariables questions : qu'est-ce que la poésie (à part une inclination, un paroxysme, un début, une invention, un bagage, un refus, un travail, un transport, une permanence) ? Et qu'est-ce que la jeunesse (à part une inclination, un paroxysme, un début, une invention, un bagage, un refus, un travail, un transport, une permanence) ? Songeant à Idunn, déesse de l'éternelle jouvence dans la mythologie nordique, et à son époux Bragi, patron de tous les scaldes², je me suis demandé si jeunesse et poésie étaient vraiment faites l'une pour l'autre.

(1) Expression employée par l'un des membres du groupe.

(2) Au Moyen Âge, poètes norvégiens et islandais.





Il a fallu, en définitive, choisir dans la masse des manuscrits, aussi libres qu'éclectiques, ce qui pouvait donner lieu à restitution. Les poèmes de l'atelier qui invoquaient la jeunesse se sont incidemment imposés comme fil conducteur. Par groupes de trois, les participants ont entrelacé leurs textes. Les six montages obtenus (I à VI dans le livret) ont à leur tour été agencés entre eux. Au sein-même de cet assemblage, ont été insérés d'autres écrits individuels commis au cours de la saison (chacun porte en titre le prénom de son auteur). Nous avons alors invité Claire de La Rue du Can, pensionnaire de la Comédie-Française, à lire ce recueil-partition, et elle nous a accompagnés pour concevoir les modalités de sa mise en voix et en espace.

Je ne sais toujours pas si jeunesse et poésie sont faites l'une pour l'autre. Mais aujourd'hui, le groupe délivre un pan de son aventure, un pan seulement qui, à défaut de répondre à la question, saura je l'espère, sans trop la réduire, rendre compte de l'épopée.

Je tiens à remercier Marine Jubin pour le souci constant qu'elle a eu de nous accueillir au mieux, les jeunes du Bureau et moi, en rendant, de sa place, avec écoute et passion, les choses systématiquement possibles : rien de plus encourageant, bénéfique et inspirant.

Merci aussi infiniment à Adèle Castelain, apprentie au service éducatif, pour son engagement sans faille tout au long de la saison, notamment dans la préparation éditoriale de ce livret, et pour sa lumineuse et permanente réactivité.

Séverine Daucourt,
poète





Un voyage dans la dramaturgie théâtrale

L'objectif des six rendez-vous de lecture du Bureau des jeunes lecteurs-auteurs était de proposer aux seize membres de cette première édition, en parallèle à leur activité d'écriture sous la houlette de Séverine Daucourt, un voyage à la fois géographique et historique dans la dramaturgie théâtrale; de leur offrir des grilles de lecture d'œuvres d'auteurs francophones ou étrangers, contemporains, modernes ou classiques, en lien ou non avec le répertoire de la Comédie-Française. Chercher à comprendre ce que recèle la langue de Marivaux dans *L'Heureux Stratagème* – ce que l'œuvre dit de son époque et de la nôtre par exemple, comparer les ressorts de cette écriture avec ceux de Bertolt Brecht dans *La Vie de Galilée*, de Ferdinand Bruckner dans *Maladie de la jeunesse*, de Georg Büchner dans *Léonce et Léna*, ou encore ceux d'Euripide dans *Électre* et dans *Oreste*. Les classiques ne vieillissent pas; bien qu'inscrits dans leur temps, ils nous parlent d'aujourd'hui, de nous, et jettent des ponts. Les lire, c'est franchir ce pont. Comprendre, ressentir ce qu'un auteur fait à la langue, comment il invente le réel à travers la fiction, c'est affiner le prisme à travers lequel on «déchiffre» une mise en scène, c'est-à-dire le regard d'un autre sur une œuvre. C'est aussi, dans le cas de ces jeunes autrices et auteurs, livrer des clés, des dispositifs pour leur propre activité d'écriture. Les dramaturges se nourrissent les uns les autres. Ainsi, le jeune auteur guinéen Hakim Bah puise la force et le mystère de sa dernière pièce *Fais que les étoiles me considèrent davantage* dans le *Zarathoustra* de Nietzsche et dans la nouvelle de Jack London *Construire un feu* (qui a ouvert notre saison 2018-2019 au Studio-Théâtre). Hanokh Levin se nourrit de Max Aub et de sa pièce *Saint Jean*, des récits de tous les exils par voie de mer pour nous raconter l'histoire de *L'Enfant rêve*, et sa pièce nous éclate à la figure en ces temps où des migrants se noient chaque jour dans la Méditerranée. Le Bureau des jeunes lecteurs-auteurs a pu aussi explorer, par le biais de son *Discours aux animaux*, le souffle mystique – souverainement confiant dans la liberté créatrice de l'écrivain et





dans celle de son démiurge, l'acteur – que révèlent les textes de Valère Novarina. Pas besoin d'un «sens premier» pour faire sens. Le sens est dans l'organisation cohérente du tout. Enfin, les textes de Christophe Pellet et de Claudine Galéa (*Aphrodisia* et *Les Idiots*), qui enrichissent le répertoire d'aujourd'hui, un répertoire en perpétuel mouvement, ont permis à ces jeunes explorateurs de mots, de phrases, de paragraphes, de gestes dramaturgiques, d'entrer pleinement dans la «cuisine» de l'écriture contemporaine, une écriture soucieuse de faire coïncider au plus près, au plus sensible, la forme et le fond, quitte à ce que les deux se confondent. J'espère que ce parcours leur aura ouvert des voies fertiles, joyeuses et denses.

Laurent Muhleisen,
conseiller littéraire de la Comédie-Française

Chœur I

La jeunesse on dirait que ce serait un cri et

**brandis ta floraison !
délie tes pores serrés !**

puis surtout le flottement avant de savoir

cette indignation permanente qui pousse à tout détruire
si c'est de rire ou pas

Jeunesse ? Une chambre petite, trop pour le moment,
et peut-être un chat plus tard
si on a un appart' un peu grand la jeunesse c'est
regarder les nuits mourantes tandis
que les feuilles aveuglent la lampe
et qu'il est tard

*c'est ce drap coloré qui enveloppe, protège
et en même temps pèse lourd, pousse à s'en débarrasser*

La jeunesse pense penser vouloir être débauchée
alors qu'elle achète du café et des stylos 4 couleurs

La jeunesse a peur ; la jeunesse a peu
d'espoir, beaucoup d'inertie,
et quelques amis

La jeunesse on ne sait pas trop bien ce qu'elle dit
*c'est celle qui s'exprime seule,
pour se faire entendre*

**y a l'art du mensonge
y a nos vies qui tombent**

La jeunesse tente de parler avec la mort ou ses parents
qui ont déjà le visage harassé

La jeunesse fait tous les jours les pas mêmes et dans un très pareil
[ordre

ouvre son sac et ses papiers

c'est ce qui ne peut pas être idéalisé

elle est pas toujours traitée pareil pourtant

le pouvoir d'agir

quand les autres ne sont là que pour brimer, dompter, contrôler

c'est pas toute la jeunesse qui exhibe ses papiers

Elle tabasse elle se fait tabasser

viens je vais t'éclater !

viens je vais t'expliquer !

mais quand elle a de l'argent elle est déjà du côté des parents

La jeunesse dit *quand même*

et voudrait bien être cette autre jeunesse

qui est belle, elle, et qui a des idées

par-dessus ces murs y a l'ombre de ses pieds

par-dessous sa jupe le creux de son dos

viens l'escalader !

La jeunesse fait du bruit

dans les couloirs à 17 heures

et puis s'en va dehors

échapper à son bruit

elle nous précède, nous conduit, nous poursuit, nous instruit

La jeunesse se dit quelquefois qu'on ne devrait pas taper les enfants,

[merde

– mais la jeunesse répond : *un peu de discipline ça fait pas de mal*

Quand la jeunesse raconte

ses blessures et ornements

on l'accuse de perversion

y a le rire qui s'échappe

y a le cri qui s'étouffe

y a le brouhaha des mouches
y a les dieux qui se touchent

La jeunesse passe les routes au crible
et ramasse des herbes
jetées dans l'eau claire
cette absence de peur, que d'autres nomment insouciance

La jeunesse a déjà
une amie suicidée
et sinon,

à quatre pattes dans le vide

c'est elle-même la
suicidée qui ne s'aime pas

par terre je me noie

La jeunesse ne parle pas de pulsion
elle se lance à corps perdu
sauf en cours de français
c'est pratique comme notion
on en fait ce qu'on veut

La jeunesse oublie
d'appeler sa mère et d'aimer ses morts

car la jeunesse prépare
son adultérie

Elsa

Bonjour,

Je pense à toi souvent. Je m'assois sur une chaise dure et droite qui fait mal aux ischions. Une tasse posée avec nonchalance sur le rebord d'une table noire indique une présence passée, pas terminée, la trace de deux lèvres posées. Je m'assois sur les marches qui montent au balcon, salle de répétition oblige. Je pense à toi perché en haut d'un balcon perché. Tu marches et frôles à ton passage le papier d'aluminium. De ce papier d'aluminium gris, grisé par ta légère caresse, s'exhale un doux crissement. Des décors, des fils, de gros interrupteurs. Des palmiers blancs. La servante, patiemment, attend les prochains acteurs. Je pense à toi. L'horloge rectangulaire ajoute un petit point rouge, à chaque seconde, aux autres petits points rouges. L'électronique, c'est si magnifique, j'en oublie presque les secondes, chaque interminable seconde. Je vais. Je vais me rasseoir. La ligne d'horizon de l'eau ne se stabilise pas, elle frémit dès que la table tressaille. Tu ris et ton rire résonne dans cette immense pièce. Des tables, du thé, du café. Tu aimes le café, non ? Ton jeans fait crisser le papier d'aluminium à ton passage.

Cette pièce est vide, de plus en plus, à chaque seconde.

Thomas

je grince

les lèvres d'abord
les dents les dents rouges les dents bleues
la langue la grosse langue le qui-bat qui bat vite
les yeux qui voient gros et le chaud
la montée le dos en saccade
les ami.e.s le lointain l'engourdi est-ce que le mot gourd existe
et le mot claustrophobe dans la bouche étroite
je grince par la bouche
la peur l'amputé le verbe le membre manquant

Hala

Avant, vous vouliez sentir le sud sur votre peau
Peut-être pour vous débarrasser de la routine entre vos doigts
Ces doigts, leurs mêmes gestes, jour après jour
Excepté lorsque vous faisiez l'amour

Avant, vous vouliez sentir le sud sur votre peau
La chaleur du soleil brûler votre corps
Le mal de cette brûlure, comme pour tuer le froid qui s'était installé en
[vous

Ce froid qui anéantit l'âme et l'amour
Froid qui vous empêchait d'aimer

Vous vouliez sentir le sud sur votre peau
Parce que vous saviez que c'était le remède
Vous vouliez être heureux à nouveau

Vous vouliez sentir le sud sur votre peau
Pour sentir que la vie est nouvelle à chaque instant
Vous vouliez réapprendre à vivre
Sentir votre chance d'être en vie, comme les insectes
Ces bêtes qu'on déteste mais qui savent que leurs jours sont comptés
Ces bêtes du sud

Avant, vous vouliez sentir le sud sur votre peau
Sentir la fraîcheur de l'écume sur vos jambes
Jambes fatiguées de courir après ce quelque chose qui vous manquera
[toujours

Sentir le sud sur votre peau, c'est ressentir votre enfance
Vous replonger en elle
Revoir les banalités qui étaient votre univers

Maintenant, vous devez sentir le sud sur votre peau
Parce que, grâce à lui, vous pouvez renaître
Ou rester en vie



Chœur II

Jeunesse. Nom féminin. Période de vie qui suit l'enfance et aspire au sérieux. Elle est l'origine. Souvent ignorée, elle met du temps à s'affirmer. *Elle nous laisse gérer un présent limité et elle nous évite, garçon ou fille, de nous retourner vers le passé.*

Nom féminin. *Elle nous ouvre à nos désirs, nos pulsions, nos perversions. Elle nous dévoile l'autre sans nous épargner.* Avec elle, l'idée de l'Amour naît et les déceptions l'accompagnent.

Elle est l'origine. Elle ordonne : « terribles enfants, faites attention aux tragédies, car personne n'échappe au sentier déjà tracé ». *Elle nous jette vers autrui et nous jouons avec lui, un soir d'été, sans pour autant réellement nous amuser.*

Elle n'est pas qu'un nom. *Elle est une farce, une drôle de période : notre traversée.*



Chloé

Très cher vous,

Je nage présentement dans une félicité bienheureuse, loin de la détresse profonde dans laquelle vous m'aviez connue tantôt. Pour le moment, je crois que je vais bien. Cela fait une semaine que j'ai décidé de laisser mes déprimés chroniques de côté, et je n'ai à ce jour pas de rechute notable à déplorer.

Aujourd'hui, je vous écris d'un lieu atypique, dans lequel vous n'auriez aucune peine à m'imaginer. J'ai toujours eu, vous le savez, un certain faible pour le romanesque : figurez-vous une grande ossature de métal, juchée en haut d'une ruche, elle-même juchée sur un entrelacs savant de souterrains comme seul Paris en a le secret. Ils appellent ça un théâtre; j'aime à y voir plutôt un sous-marin, dans lequel chaque pièce serait comme un hublot vers une nouvelle destination. Si chaque jour est un voyage, eh bien je m'émerveille encore de la chance que j'ai de faire partie de celui-ci.

Imaginez un peu : entre ces murs, quelque part dans une boîte en béton perdue au bout du bout du monde, on peut trouver des palmiers blancs, figés de givre et de plâtre. Et pourtant, quelques couloirs plus haut, il règne une atmosphère feutrée de salon versaillais, toute de doré et de velours rouge. À croire que l'aventure, la vraie, serait finalement celle qui possède l'épaisseur factice d'un décor.

Cet endroit grouille de monde et de rumeurs. Pas des rumeurs, en fait, mais plutôt un fracas orchestré. S'il s'agissait effectivement d'un sous-marin, son réacteur serait alimenté à grandes pelletées de mots : ceux que l'on déclame sur scène, ceux que l'on chuchote dans les coulisses et en régie, ou ceux que l'on écrit, comme moi, en cherchant mine de rien la place que l'on peut occuper dans une si formidable machine.

Mais je m'égare. Je me regarde passer par la fenêtre, comme vous aimez à le dire. Je ne suis pas seule, pourtant, j'ai quelques amis avec moi, qui écrivent eux aussi à des destinataires mystérieux. Tous debout, comme ils le sont, ils me donnent l'impression de visiter un appartement.

Quoi qu'il en soit, comptez sur moi pour profiter du périple jusqu'à la fin, même s'il me tarde de vous revoir. J'espère que notre correspondance vous fait quitter le confort de votre bibliothèque comme elle me fait quitter, de mon côté, le cours bien curieux de ma petite vie.

Avec toute mon amitié.

Juliette

Tous les jours depuis huit jours... je ne pense qu'à ça.

Comment vous faire ressentir le chaud... s'il fait froid ?

Je conseille à tous ceux qui ne sont pas encore nés... de se dépêcher de naître, car la terre s'embrase.

Le premier qui rira... aura une...

Si elle voulait... elle aurait pu !

Quelque part, au fond de nous... on sait.

À sa place... je ferais tous les voyages, et je t'emmènerais.

J'ai levé les yeux... et j'y ai cru.

Une fois passé cet instant... vous ne pourrez plus dire que vous ne savez pas.





Thibault

Allongé sur le lit, il sourit, une cigarette à la main, à hauteur de la bouche, sa main, sa bouche, presque heureux, dans sa beauté sourde. Mes yeux ne le quittent plus, mes yeux sont ensorcelés par chaque partie de son corps nu. Son corps. Mon regard dévore son torse, d'abord son torse, puis s'évade et se pose sur son sexe. Son sexe. Ses yeux m'attrapent, ses yeux; les miens se dérobent. Je me sens désiré. Ma queue. Elle pousse et elle durcit. Ma main s'éveille et s'en va d'elle-même le toucher. Ma main. Je parcours sa peau et dissimule mes craintes sous des gestes assurés. Ma queue. Son corps, sa peau répondent; un mimétisme s'installe et renforce nos étreintes, son corps, nos emboîtements. Nos gestes au pluriel deviennent singuliers. Ma queue. J'éprouve une sorte de tendresse. Son torse. Je ne suis plus tout à fait moi. Les paupières closes, je m'efforce de graver nos caresses, ses yeux, nos chuchotements, nos baisers, dans ma mémoire, pour pouvoir me consoler, plus tard, quand viendront les soirs solitaires. Ma bouche sans maîtrise ne le lâche plus. Je crois l'aimer. Son corps. Ma bouche de voleur voudrait l'avaler avant de s'échapper. Mon corps. Je crois l'aimer. Je le lui dis avec mes yeux, ses lèvres, jamais avec mes lèvres, ses yeux. Je crois. C'est l'aveu du désir.

Chœur III

La jeunesse, c'est l'ivresse pour survivre ou survivre pour l'ivresse
C'est ne pas savoir quoi faire, par ces journées de pluie
Et du coup regarder une émission de merde à la télé
Au lieu de lire l'un des cent textes à lire avant de crever

Elle sent bon d'une odeur mauvaise
Elle a refermé sa chambre
Elle fait attention à combien elle pèse
Mais ne mange toujours pas de choux de Bruxelles

jeunesse au rythme ternaire
des chuchotements salivants
des auréoles de bière
des seins animés

Elle embrasse
Avec la langue
La main droite glisse
Partout
Elle ne sait plus quoi faire de sa main gauche
Maintenant elle veut mettre sa langue autre part
Commence à prendre goût à la jouissance

des nuits sous MD

Elle saute sous un train sans se faire écraser
Et même s'il l'écrase, au réveil elle l'a oublié

battements du cœur
cadence ternaire

Elle se fait parfois contrôler à 3 grammes dans le sang
sans préavis
dans les flaques d'eau de vie

Elle est à chaque instant une limite repoussée
parmi mille autres
croche double-croche
qui s'accroche
aux accrocs des rythmes effrénés

La jeunesse s'habille désormais en robe rose avec des paillettes
Et dit que tout est dans la tête
déchirure de la partition ancienne

La jeunesse a passé sa jeunesse à vouloir être adulte et maintenant elle
[veut être jeune

Car elle n'est qu'une minute de la vie
Soixante secondes très brèves, de la fugacité
la peur d'être vieille

Un jour
elle aimera ses rides, son bel apprentissage
Avec un peu de chance, elle nous dira même...
Nous dira peut-être...
Son âge

Erwan

Salut,

Je me sens fatigué, mais bien, ici, dans cette atmosphère, parmi ces objets qui me rappellent un lieu que je n'ai pas connu. Le silence, l'apaisement. Si seulement tu pouvais me rejoindre, toi, avoir à ton tour l'occasion de découvrir cette grandeur, ces structures, l'agencement des rideaux et des palmiers, blancs, du cheval et de l'horloge, des tables et du canapé. C'est un espace de travail tellement réconfortant. J'aimerais t'y retrouver.

N'oublie pas : *n'appuyons sur le boîtier vert qu'en cas d'urgence !*

Je t'embrasse... Où tu veux, comme tu veux...

Inès

« Je » entre falaise et terre
Sifflement aux oreilles
Cisaille de l'air

Vite, fils

De fer en faire
De rouge en joue
Paroisse de gorge fanée
Mots frôlés embrassant
La grève
Méninges entortillées

Écrasé, l'élan
Propulsez en ressort l'averse lyrique

Lavés, les remords

« Je » au pied du mur
À tête au ciel
À main de terre
Cuite
Irriguée
En fourmillement
Termitementeuse
La gorge gonflée
Parachutée
Airbaguée
Percutée
Raclée
Des oreilles au crachat

Silence

« Je » planche
Face soleil
Lumière frappée
Vision bleutée
Dégoulinant du dos

Par les os
Gelés
Membres désorientés
Articulation désactivée
Mode e-mobile
Dos cils

« Je » dans cette musique
Fouettée
Trachée rompue
Poitrine rythmée samba
Poids trime et se débat
Métronome à la dérive à l'escalade à la tamise au décrochage

« J' » économe

Je m'arrête !

Poutre des pieds à la tête

Plantée dans mon ombre

Simon

désœuvrées sont mes pensées
sonne le passé
désabusé
ta présence résonne
désengagée
effacée

tu atteins mes sens
dénudés
ton corps danse
déboussolé
la nuit démesurée
nous encense

corps à corps
délectable
désir infini soignant le décor
les gages d'avenir
d'un triste sort

des cris naviguent
à contre-marée
des crispations héritées d'Orphée
la détresse me tient
en laisse
deux mains croisées
renaissent

gagnants perdants
jeu de défiance
suffocante dont je ne veux
pas
déminage
pour rebâtir un paysage



destin à nourrir
destin pas
sage

voiles gonflées d'un air
purifié
chant émancipé
dévoilé
des mots ardents au loin
des souvenirs
assassins

d'une crise renommée
éthique
surgissent
des cris
réanimés poétiques





Chœur IV

Je suis une nouvelle page dans ton carnet rempli ; je suis le délire collectif de tes potes qui t'attendent ; toute frémissante, je suis la vie sous la peau, les veines pleines d'encre ; j'ai le teint blafard, mais le monde dans les yeux ; je suis la nuit passée près de l'âtre, la nuit tranquille et pleine de doutes ; c'est mon rire qui claque l'air quand nos corps se retrouvent ; je suis cette ombre qui fait trembler l'enfant en toi, l'ombre irradiante qui te fait renaître ; je suis l'inconnu vêtu de noir, qui te ressemble comme un frère ; je suis l'invention, l'instant-pseudonyme ; je suis la promesse, l'abandon, l'émoi ; je suis la chaleur qui fait pulser ton cœur, te sentir un peu bête, là ; je suis la première ; je suis tous les baisers, les courbes douces, les garçons, les filles ; je suis les moments passés dans les alcôves, 8317 fois tes pieds nus dans l'escalier du salon ; je suis l'ange du changement ; je suis le regard perdu vers l'horizon, le cou tendu des vagabonds qui s'inquiètent du jour où ils devront rentrer chez eux ; je suis l'idée désirable ; je suis perdue comme toi, j'ai des rêves comme toi, je suis la terre que tu cherches, que tu détestes, que tu ne veux pas quitter ; je suis les nuits de débauche sans préservatif ; je suis les sirènes et les chœurs antiques ; je suis une maîtresse difficile ; je survole ton âme comme un tas de vestiges ; je voltige à vive allure ; je cours, je saigne, je sème la police, je suis couleur ébène, je ne sors pas de mon trip ; je suis les nuits trempées dans l'humidité des sous-sols à décibels ; je ne me donne qu'une fois ; je serai ta muse ; je te laisserai la clef ; use-moi jusqu'à la corde, déshabille-moi, dévore-moi ; je suis les soirs de doute, l'automne qui pointe, la nostalgie du monde que tu n'as jamais connu ; je suis les arbres morts, le vent qui souffle dans ta tête, l'envie de pleurer ; je suis la dernière scène du dernier acte d'une tragédie ; je te suivrai longtemps ; je suis peut-être ta fin et je figerai tes fantasmes dans le cristal ; je suis le regain d'espoir, l'aube qui chante,



la réussite, le pari gagné; je suis tous ces jeux bêtes : le chat et la souris, cap' ou pas cap', action ou vérité; je suis le tumulte de la paresse; je suis les cuites, les échecs, les étreintes, les triomphes; je suis tous les possibles et j'ai tous les pouvoirs; j'ai le sol à porter; je nage à contre-courant pour pas me faire bouffer; ami, je suis à toi.



Lucas

Salut Papy,

Je suis sûr que tu te réjouis à l'idée de bientôt retourner dans ton potager.

Youri écrit à côté de moi sur le canapé rouge. Youri, tu dois t'imaginer un Russe.

Le très doux bonjour de la comédienne, je crois pas t'avoir déjà entendu dire « bonjour », « salut les nez sales », « salut les gamins », « salut mon p'tit père », mais « bonjour Lucas » non.

Le vieux rideau est rafistolé et tient son poste, toi aussi t'es rafistolé, une hanche et un genou en métal, un cœur sous amphét', un œil trompe l'œil.

Du sucre Café Richard en sachet, déjà secoué pour que le sucre soit du même côté. Café Richard... Si tu voyais le prix d'un allongé ici, haha, le pauvre serveur !

Un objet non identifié, fait de bois et de fer en forme de triangle rectangle dont le côté opposé à l'hypoténuse continue hors du triangle. Un objet parfaitement adapté à ton sous-sol, enfin ton sous-sol, ton labyrinthe d'objets entreposés. Il rentrerait bien dans la catégorie « ça pourrait me servir » ou dans la catégorie « ça va faire de bons tuteurs à tomates ».

Des palmiers blancs.

Un couloir vert, mes pas résonnent, j'ai presque peur.

Joue pas au con papy, tu vieillis, laisse-toi aider, au moins par papa, joue pas au con.

À bientôt.

Carmine

Dans la cour il y a le banc je rôde autour trouver les ficelles des sacs-poubelle dans la cour il y a le banc les autres enfants qui jouent aux billes dans les rainures du banc et puis parfois les mains échappent les billes tombent dans l'égout c'est tout noir et mon égout c'est des feuilles et du noir en dé-com-po-si-tion liquide c'est mon égout parce que je suis la seule pas dégoûtée l'égout est avec moi j'enlève la grille du noir sur les mains je les plonge dedans trouver les billes et je les trouve je les ramène les lave aux toilettes au robinet des toilettes je les ramène sur un mouchoir les autres disent berk disent qu'ils veulent pas me toucher j'ai été dans l'égout

Je m'ennuie ils ne savent pas lire *monsieur* ou *cochon* moi je sais je rêve que je m'en vais sur des routes bordées d'arbres il y a beaucoup de soleil quand je rêve que je m'en vais

J'ai beaucoup lu tout midi et tout tremble en sortant j'ai beaucoup lu c'est tout pas là c'est ir-ré-el

On a tout lu le livre au soir du nouvel an et la dame dit *tu as déjà fini* et on dit *oui* elle dit *c'est bien* on dit *ah* ou peut-être pas on sait plus trop ce qu'on dit

La dame demande *c'est quoi l'orgueil* je lève le doigt elle dit *ah ça les enfants vous voyez ah ça c'est vrai elle est orgueilleuse ah ça* la dame dit et je ne sais pas pourquoi

On est dans la piscine avec Côme Damien Enzo et soudain ils s'approchent te tiennent les mains la tête sous l'eau te griffent le dos te cognent le front sur le ciment par terre tu cries tu cries tu ne sais pas pourquoi

On court à quatre pattes sur le carrelage papa est derrière soudain il tape fort fort on ne sait pas pourquoi



Parfois j'aime bien dans la nuit me réveiller et dans la nuit il y a des rais jaunes sur le sol le sol froid sous mes pieds et une fois je rêve de thon en boîte et le placard ouvert et la lumière ma mère qui crie la boîte de thon par terre et moi au lit je ne sais pas pourquoi

J'ai un cheval cassé que la tête en plastique mais je l'ai trouvé dans les escaliers je l'ai trouvé alors c'est pas grave s'il est cassé

Je marche vers le piano je porte une robe rose et des collants pailletés je salue bien je suis contente les gens aussi ils sont contents tous ils sourient

Merci merci on salue bien et on s'assoit on connaît le morceau on le connaît par cœur c'est comme si le piano s'était habillé lui aussi on ne regarde pas les gens qui sont dans le noir et on joue le morceau on se lève on salue on s'en va

Merci merci j'en ai fini d'attendre merci



Victor Hugo

En face, mon reflet, l'image chaude de mon visage glacé
Devant ma bouche, mon verre qui se vide au-dedans
En moi, un mélange de liquide et de fumée
Dehors, mon visage toujours chaud qui fond devant la glace

Coups après coups
Bière, vin, eau de vie, rhum, vodka
Je deviens noir, tant de nicotine et de saletés
Le café, j'accepte, mais
Les cinq cigarettes au bec
Dès le matin
Je n'en veux plus

Souvent « y a du monde au balcon »
Puis très vite « y a de l'eau dans le gaz »
Aurore, Luize, Paula, Laure, Cléo, Eva, Elise, Clara, Sophie, Anna, Marine
Je n'en veux plus

En face, mon image dans la glace
Mon sourire salace bien en place
Entre les doigts, mon stylo de poète
Mon stylo de rapace
Au-dehors, ma carapace
En haut, deux neurones
Partout, chair de poule
En moi, mon angoisse
Et je fonds encore, vers le bas

*J'aimerais bien voir votre mine
Si vous aviez croisé Yasmine !
Oh, qu'elle était belle et gentille !
L'excellence en matière de fille !
Je parle en connaissance de cause,
Car c'est moi qu'elle prend en otage.*

*Je suis en âge de faire une pause
Et de faire cesser le carnage.*

Morceaux miroités
Reflets
De tes cris, de mes pleurs
Miroir sournois
Éclaté
Sept ans de malheur

Pour toi ou pour moi ?

Chœur V

Tout de suite la rime est évidente. Ivresse. Bon.

La jeunesse c'est quoi ?

C'est fini.

C'est dedans.

Elle se profile au loin tout en étant de plus en plus envahissante.

C'est bouder.

C'est bouger.

C'est balader son insouciance tout en souffrant d'incompréhensible.

*Elle est saoule du premier baiser, d'une soirée passée à danser,
de liberté.*

C'est vouloir ou ne plus rien vouloir.

C'est une question d'âge ou un état d'esprit ?

*Elle est révoltée, indignée, coursée par les CRS ; elle détale,
détale et prie pour que la rue dans laquelle elle vient de s'engouffrer
ne soit pas un cul-de-sac.*

S'arrêter.

Figurer le temps.

Elle bougeotte, puis bouillonne.

Elle enflamme les lignes casquées de policiers.

Courir après sa flèche.

Perso je sais pas.

Devancer l'attente.

**Je dirais plutôt que c'est une question d'état d'esprit, je connais
des vieux d'esprit dans des corps de jeunes et vice versa, je dirais
qu'il y a des jeunes vieux et des vieux jeunes.**

C'est les autres.

C'est trop et pas assez.

Elle rit devant les adultes, leurs erreurs et leurs aigreurs.

Elle brise leurs vieilles icônes.

Elle refuse glorieusement, crache sur le monde installé.

Des slogans. Des sanglots.

La jeunesse j'adore.

Immortelle, cinglée, sans règlement intérieur.

J'adore...

*Bruits sourds des basses électro,
exaltation,
cadavres de bouteilles
verglas.*

C'est peut-être vous...

Monde déserté.

Peut-être nous...

*On ne prend pas soin de sa jeunesse.
Elle passe, elle est libre.
Elle finit par s'installer dans un charmant pavillon de 90 mètres carrés
pas loin de Paris,
en périphérie.*

Et on la regrette.

Victoria

C'est encore moi,

Tu auras du mal à me croire : je ne me sens pas à ma place.

Assise sur ma chaise, j'ai l'impression que je vais passer à travers le sol. Aucune stabilité. Tout gronde et la scène tremble. La chaleur vire à l'étouffement. La couverture d'aluminium, aussi appelée couverture de survie, est suspendue au-dessus de ma tête et s'agite au moindre courant d'air, comme si chaque souffle allait la déchirer. Les palmiers sont blancs.

Je cherche un endroit où pouvoir me tenir, mais même le cheval à bascule est trop froid pour me rassurer.

Je n'ai qu'un souhait : viens me chercher.



Youri

J'ai dans mes souvenirs, aussi loin que remonte ma mémoire, la même histoire racontée par mon grand-père. Car c'était son rôle, n'est-ce pas, que de détenir la clé qui ouvre les pages du temps ?

Nous avions pour habitude de nous asseoir au bord de l'océan au coucher du soleil. À cette époque, nous vivions dans un éternel été, empreint de chaleur et de moiteur à la fois. Les nuits douces et chaudes étaient rythmées par le bruit du dehors, des insectes attrapés dans les filets de la moustiquaire au son des ronrons des brasseurs d'air.

Pour revenir à mon grand-père, je me souviens de sa longue barbe blanche. Il la portait sur son bras, à travers la forêt, sur les sentiers et chemins que nous parcourions jusqu'à la mer. Là, il s'asseyait sur le sable et la laissait s'envoler dans le vent, nuage de fumée blanche qui se posait sur l'océan telle une feuille sur l'eau. Mêlée à l'étendue bleue, elle flottait, radeau d'algue immaculée, en se rapprochant du bord. On avait ainsi l'illusion d'un bras de sable qui avançait dans les flots comme un voile transparent.

Le soleil, en se couchant, conviait insectes et magie. Mon grand-père allumait alors un feu qui chassait les esprits malins et laissait place au conte. Nos cœurs se réchauffaient et nos esprits se libéraient. Grand-Père débutait la narration.

– Écoute, mon enfant, écoute, comme au temps où les braseros brûlaient dans la nuit, les histoires que contaient nos aînés. C'est grâce à elles que nos rites ont survécu, qu'ils ont été transmis à nos enfants et à nos petits-enfants. Comprends-tu l'importance de ce trésor ? Comprends-tu qu'en te parlant ainsi – car l'histoire n'a jamais été écrite – je reprends les mots du grand-père du grand-père de mon grand-père, ceux que ton papa a entendu des centaines de fois, ceux qu'il pourra redire lui-même un jour à tes propres enfants et que toi, à ton tour, tu prononceras pour tes petits-enfants ?

– Moi, Grand-Père ? m'étonnais-je à chaque fois.





– Quand je déroule pour toi l'un de ces récits, si tu fixes assez longtemps les flammes, tu pourras voir danser tes ancêtres au-dessus des braises chaudes. Quand ils apparaîtront, ferme vite les yeux et souffle-leur dessus tout en imaginant un monde meilleur. Ton souffle pourra peut-être changer leur destinée... Dis-moi, mon enfant, que voudrais-tu devenir quand tu seras grand ?

– J'aimerais être une vague, pour revenir sur ce rivage, lui répondais-je, assis face au brasier en fermant mes paupières. Derrière moi, la mer ondulait calmement. bercé par ce chaos mélodique, je pris une grande inspiration. Je t'écoute Grand-Père.



Laure-Kenza

La peau
bouche capturée à l'instant
tout saillant déjà
éclair non violent à l'intérieur
éclair tranquille éclair serein
capable et continu
fille puissante longue pour l'autre
pour et vers le haut
dégagement
peau du toujours
tout jour tranquille
abandon
libre quotidien
préhensible

Peau claire à l'évidence

Vision comme origine et le séisme des organes
se tassent pour propulser
tumulte nécessaire aux muscles
tout à coup à l'ombre suffisants
puissance véritable
désir d'incandescence dans le creux
douceur
vibration imprécise
engouement cadré
grisée à peine

Imprenable toucher à l'affût de toute prise volontaire
souffle bientôt
ensemble à leurs places
chaque morceau réuni des gourmandises appelées
à l'évidence haletante et folle
oubli de décision



Toute petite devant toi
rien du corps qui fait mal
tout existe
mécanique des épaules qui battent
chair partagée
marque des corps
veillée des cœurs
besoin des deux
tous les animaux du monde
impudiques de beauté

Gratifiée
affaissement du centre à la chose des libertés
lumière fraîche de l'attaque-belle
victoire environnante
l'une d'elles



Chœur VI

La jeunesse n'existe pas

Il y a la vie
seulement la vie

la vie et les envieux
la vie et la vieillesse
et les vieux qui refusent
La gangrène
la vie et la gangrène
et les vieux qui empêchent
le reste de parler
les vieux qui ne doutent pas

Si la jeunesse somnole dans un rêve, ondulant dans les abysses
de nos esprits-océans, c'est peut-être pour se préparer à nous
échapper. (N'importe quoi.)

Pourtant, elle est ancrée dans la réalité, et pour toujours, si vous
en faites le choix. (Non mais je peux pas dire ça, c'est nul.)

La jeunesse n'existe pas
il n'y a que des vieux qui vieillissent
rabougrissent
rapetissent
petitgrissent
Il n'y a que de vieux mâles
blancs de peau et de cheveux
qui cherchent à faire taire
tout ce qui change
tout ce qui bouge
ce qui vit

ce qui mouvement
qui doute
qui écoute
qui marche

C'est la découverte, l'enthousiasme et l'émerveillement. C'est choisir de toujours découvrir, toujours s'enthousiasmer, toujours s'émerveiller. (On dirait une crise d'idéalisation là.)

Ce n'est pas que le printemps mais c'est aussi l'été, l'automne et l'hiver. C'est les quatre saisons. C'est ici et maintenant, demain et pour toujours. C'est l'éternité. (Whaou.)

La jeunesse n'existe pas
c'est ce qui leur fait peur
La jeunesse n'existe pas
on ne la contraint pas
La jeunesse n'existe pas
Il y a la vie
et les vieux qui ne font rien
qui routinent
qui France 3
qui train-train
qui regardent *Thalassa*

C'est un mot rigolo quand on le répète plusieurs fois, très vite :
jeunesse-jeunesse-jeunesse-jeunesse-jeunesse.

La jeunesse n'existe pas
Il y a la tragédie de l'embourgeoisement
et les vieux qui ne bougent pas
Par choix
de la mort avant terme
plutôt que la vie mobile

C'est l'indignation aussi... l'inépuisement souvent.
C'est ne rien s'interdire.

Elle n'existe pas

Prendre les escaliers plutôt que l'ascenseur.
Partir. Sans un sous en poche.

La jeunesse

C'est avoir un partiel de droit pénal spécial, lundi 8h00, amphi 2,
mais être là, avec vous, parce qu'on s'en fout.

BUREAU DES JEUNES LECTEURS-AUTEURS

2018-2019

Laure-Kenza Aazizou

Inès Chiha

Carmine Denis

Chloé Gronostaj

Erwan Guignard

Hala Habache

Simon Israël

Thibault Lucia

Lucas Martini

Elsa Provansal

Youri Rareg

Thomas Roy

Victor Hugo dos Santos Pereira

Juliette Triquet

Victoria Yanès

Remerciements

Si comme le croit Dom Juan, deux et deux sont quatre et que quatre et quatre sont huit, alors assurément huit et huit sont seize, seize comme le furent les jeunes, âgés de 18 à 25 ans, réunis en juillet 2018 au Bureau des jeunes lecteurs-auteurs de la Comédie-Française. Au milieu de plus de 450 lettres de candidature, huit filles et huit garçons ont retenu notre attention grâce aux seuls mots qu'ils s'étaient riqués à écrire pour dire, souvent avec détermination mais parfois aussi avec discrétion, leur amour des mots. Ceux que l'on lit en silence, ceux que l'on écrit en cachette.

Pendant une saison théâtrale, de septembre 2018 à juillet 2019, le Bureau des jeunes lecteurs-auteurs s'est réuni pour participer à 40 heures d'ateliers d'écriture menés par Séverine Daucourt, au cours desquelles ils ont écrit les textes notamment présents dans ce livret, à 35 heures de comité de lecture animé par Laurent Muhleisen, au cours desquelles ils ont échangé sur les douze pièces de théâtre qu'ils avaient lues. Parallèlement à ces sessions, les jeunes ont vu une douzaine de spectacles dans les trois salles de la Comédie-Française, ils ont assisté à des répétitions et ont rencontré des comédiens de la troupe. Claire de La Rüe du Can leur a prêté une oreille attentive et sensible pour qu'ils mettent en voix leurs mots devant un public.

Sans doute que rarement la devise de la Comédie-Française, *Simul et Singulis*, n'a résonné avec autant de justesse que dans ce Bureau. « Ensemble et soi-même », chacun de ces jeunes a su allier l'expérience mystique de la solitude de l'écriture et de la lecture au pouvoir du collectif qui transforme, par la magie du partage, un coup d'essai en un coup de maître.

Que ces seize jeunes soient tous ici remerciés pour avoir osé un jour affirmer leur amour des mots.

Marine Jubin

Avec le soutien de la Fondation pour la Comédie-Française



Directeur de la publication Éric Ruf - Secrétaire générale Anne Marret - Coordination éditoriale Marine Jubin,
Adèle Castelain, Pascale Pont-Amblard - Photographies Arthur Lenoir - Graphisme Martine Rousseaux -
Licences n°1-1079408 - n°2-1079409 - n°3-1079410 - Impression Stipa Montreuil (01 48 18 20 20) - juin 2019

BUREAU DES JEUNES LECTEURS -AUTEURS



COMÉDIE
FRANÇAISE

RICHÉLIEU
VINCENNOBER
STUDIO



Ministère
Culture